

**CRITIQUE, danse. NICE, Opéra,
le 5 avril 2025. FORSYTHE,
BRUMACHON, VAN MANEN, EKMAN.
Ballet Nice Méditerranée,
instrumentistes de
l'Orchestre Philharmonique de
Nice [EKMAN]. Roberto
Galfione, piano [Van MANEN].**

Voilà un excellent programme diversifié
et plutôt très exigeant par l'éclectisme
des styles choisis, qui renseigne
opportunément sur le niveau et l'identité
même du Ballet Nice Méditerranée à un
moment charnière de son histoire, suite
au décès de son directeur artistique Eric
Vu An [juin 2024], quand son successeur
vient de prendre ses fonctions [le
chorégraphe suédois Pontus Lidberg nommé
en déc 2024],... année de passage qui
affirme ce soir une ambition artistique
admirable à laquelle les tempéraments du
Ballet niçois savent répondre en énergie

et subtilité. Du moins, par un engagement indiscutable. Passer de l'élégance athlétique continue du new yorkais Forsythe au jeu assumé, délirant et tout aussi trépidant d'Ekman relèverait du vertige acrobatique schizophrénique, s'il n'était entre les deux écritures, une même quête jubilatoire de l'exultation rythmique,.. précise, ciselée chez le premier, organique et facétieuse chez son cadet.



D'emblée et presque trop soudainement, **THE VERTIGINOUS THRILL OF EXACTITUDE** de **FORSYTHE** [1996], impose sa vitalité aussi exténuante que critique tant le chorégraphe new yorkais hypercultivé semble faire le catalogue de toutes les figures classiques connues à maîtriser

absolument [tours, pirouettes, arabesques,... toute figure héritée des classiques transmise par Marius Petipa ; filtrée par Balanchine...]. Voici donc Forsythe tel qu'en lui-même, entre athlétisme et esthétisme, furieuse et même trépidante exultation des corps mais avec une précision hallucinante voire une succession comme précipitée qui confine à l'emballlement parodique... Et surtout amusé. S'y distinguent entre autres les deux danseurs demi-solistes, **Shigeyuki Kondo** et surtout **Isaac Shaw**... dont le charisme corporel irradie,

sachant exprimer un plaisir lumineux puisé à la source même de chaque mouvement et son rebond immédiat. Les danseurs semblent gonflés à bloc, remontés sur ressorts, et trouvant dans la succession des figures imposées, une flexibilité unitaire qui les font paraître aussi léger qu'une plume. Il faut bien le temps des deux ballets suivants pour se remettre avant de réaliser en seconde partie du programme [après aussi 20 mn d'entracte], la nouvelle trépidation de ...Cacti.

Figures des » **INDOMPTÉS** » de Claude Brumachon [1992], les deux hommes dansent, explorent les chaînes et les rebonds d'une relation, de LEUR relation ; qui les enchaîne, qui les porte aussi, aimantation et distanciation, dans une série de figures en miroir et parallèles, parfois synchronisées, souvent décalées. Dans leur quête simultanée qui questionne leur place entre ciel et terre, vont-ils se trouver eux-mêmes, et l'un par rapport à l'autre ? Les 2 électrons tentent tout le ballet durant, de répondre à cette quête, aspiration à 2 voix, à 2 corps, élan irrépressible vers une fusion espérée du moins un apaisement concerté, harmonique... qui semble se produire à la fin.

Les 3 **GNOSSIENNES** en revanche [triptyque plus hiératique, en pas de deux de **Hans van Manen**], tout à l'inverse, dans un balancement suspendu, hypnotique, posent les deux êtres du couple [impeccables et très concentrés **Veronica Colombo** et **Luis Valle**] dans des postures parfaitement assumées qui théâtralissent le duo dans des extensions et des portés audacieux, radicaux, d'un équilibre apollinien. Le ton est plus majestueux et même solennel, d'un rituel noble où la jeune femme est sacralisée comme une icône, ses gestes aux lignes pures qui tendent à l'épure d'une déesse honorée comme une statue.

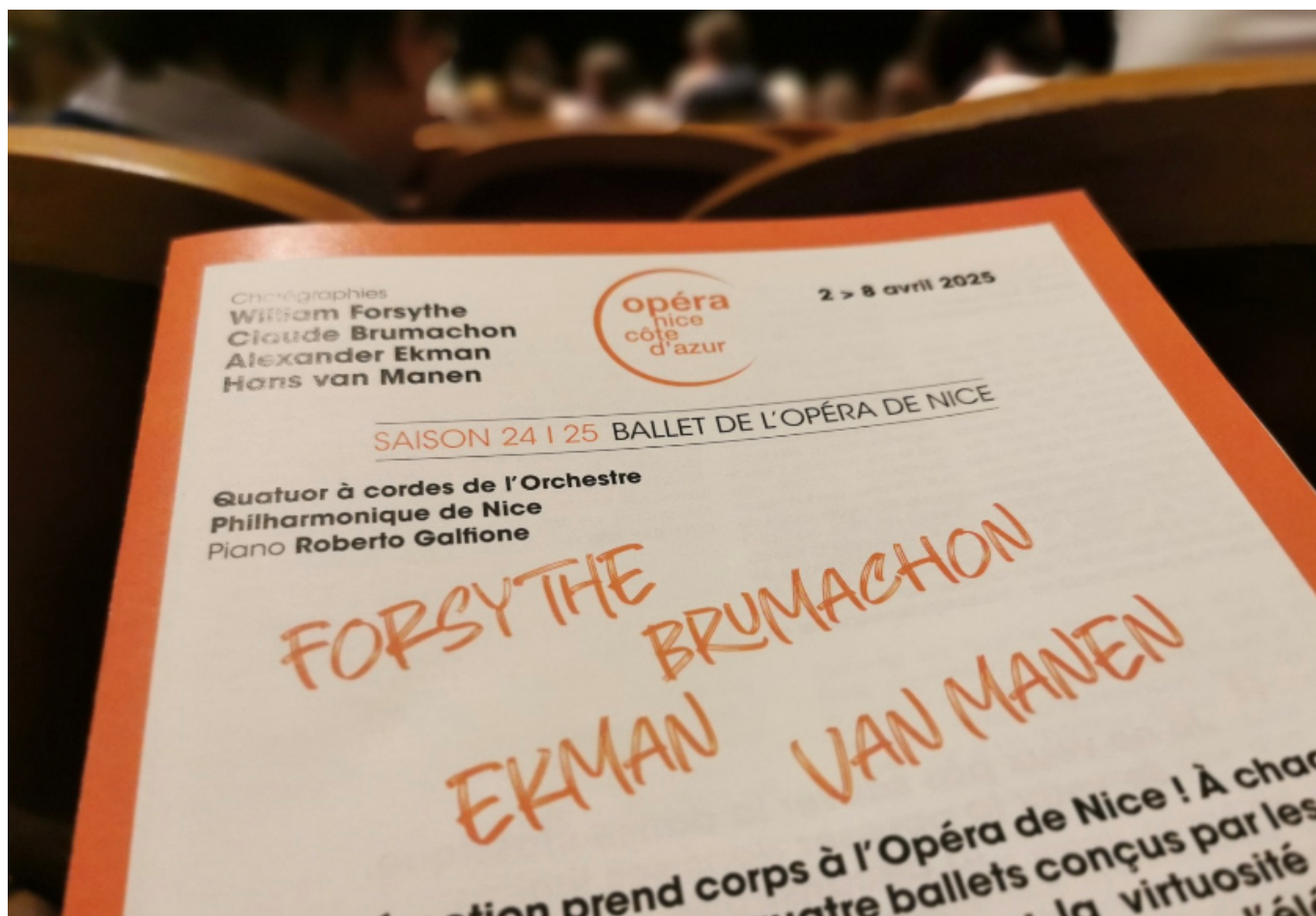


Avec **CACTI**, la danse invite le théâtre [surréaliste] et l'humour synchronisé. Le chorégraphe interroge les rites indigènes et ce qu'ils peuvent gagner à s'ouvrir aux offres extérieures, une voie médiane qui produit cette danse théâtre loufoque, décalée, furieusement poétique, qui mêle aussi la

création orale. Chacun sur son praticable cherche la pulsion de l'autre ; se règle sur ses gestes, ses respirations ; ses 15 danseurs sont comme des faunes ; ils trouvent le rythme collectif et peu à peu réalisent une formidable machine collective, une tribu organique lent connectée.

En outre la présence des 4 instrumentistes du Quatuor remarquablement intégré au sein des danseurs renforce l'idée d'une performance inclassable. L'humour triomphe dans le foutraque loufoque avant la tenue des porteurs de cactus, en un duo [avec répliques parlées simultanées] qui parodie l'enjeu et le déroulement de tous les duos légués par la tradition classique et romantique.

Le choix de la pièce est d'autant plus juste que placée ainsi en fin de soirée, elle renoue dans le choix même de Schubert [le jeune fille et la mort en version orchestrale] avec la trépidation heureuse solaire du Forsythe d'ouverture. On y retrouve aussi cette frénésie collective, juvénile, cette quête de pure jubilation qu'**Alexander Ekman** a superbement chorégraphié dans les premières et dernières de Cacti : où l'impertinent se jouant des codes de la Danse classique et contemporaine orchestre les mouvements synchronisés des danseurs sur leur podium. On rit, on s'amuse, saisi par la synchronicité millimétrée des groupes qui se répondent.



Dans ses multiples défis que relancent encore la diversité des écritures, les danseurs du Ballet Nice Méditerranée démontrent un niveau remarquable ; si certaines faiblesses ou déséquilibres paraissent parfois [les 3 danseuses ont paru moins synchronisées et engagées dans le Forsythe d'ouverture], l'unité et la cohésion du ballet s'affirme nettement dans le jeu collectif expressif et théâtral de Cacti, véritable exultation chorégraphique, éblouissante dans ses écarts formels, ses prouesses délirantes, son autocritique et son impertinence assumée. Réjouissante soirée. On suivra désormais la trajectoire du Ballet Nice Méditerranée, promis sous la direction de son nouveau directeur à de prochains accomplissements, probablement aussi passionnants.

Dernière ce mardi 8 avril 2025, 20h, à l'Opéra de Nice :

<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1196/forsythe-brumachon-van-manen-ekman>

Quatre Pièces

FORSYTHE / BRUMACHON / VAN MANEN / EKMAN

Ballet



VIDÉOS

les danseurs du Ballet Nice Méditerranée [dont Isaac Shaw à 3'08]

Le travail des préparation des danseurs du Ballet Nice Méditerranée pour Cacti d'Alexander Eckman

LIRE aussi notre présentation du programme de danse à l'Opéra de Nice / Ballet Nice Méditerranée, du 2 au 8 avril 2025 – **Forsythe / Brumachon / Van Manen / Ekman** ... Quatuor à cordes de l'Orchestre Philharmonique de Nice : <https://www.classiquenews.com/opera-de-nice-ballet-nice-mediteranee-du-2-au-8-avril-2025-forsythe-brumachon-van-manen-ekman-quatuor-a-cordes-de-lorchestre-philharmonique-de-nice/>

précédente critique

Précédent Spectacle du Ballet Nice Méditerranée, critiqué sur CLASSIQUENEWS : Coppelia, chorégraphie d'Eric Vu-An, 15 oct 2024 / CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 15 octobre 2024. Coppélia : Delibes / chorégraphie : Éric Vu an. Ballet Nice Méditerranée, Orchestre Philharmonique de Nice, Léonard Ganvert (direction): <https://www.classiquenews.com/critique-danse-opera-de-nice-le-15-octobre-2024-coppelia-delibes-choregraphie-eric-vu-an-ballet-nice-mediteranee-orchestre-philharmonique-de-nice-leonard-ganvert-direction/>

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 15 octobre 2024. Coppélia : Delibes / chorégraphie : Éric Vu an. Ballet Nice Méditerranée, Orchestre Philharmonique de Nice, Léonard Ganvert (direction)

CRITIQUE, Opéra. LIMOGES, le 17 mars 2023. GOUNOD : Faust. J. Dran / G. Philiponet / N. Cavallier / A. Séguin... C. Brumachon & B. Lamarche / P. Baleff.

Le 17 mars 1963, la ville de Limoges inaugurait son nouvel opéra, et son directeur Alain Mercier a choisi de fêter les 60 ans de son théâtre en mettant Faust de Gounod à l'affiche, le plus emblématique des opéras français aux côtés de Carmen. Si le titre est loin d'être rare, la proposition scénique était plus originale, car confiée aux danseurs / chorégraphes Claude Brumachon et Benjamin Lamarche.

Ce ne sont pas les exemples qui manquent non plus, d'opéras

chorégraphiés, tels les mythiques Orfeo de Trisha Brown ou Pina Bausch, ou autre Didon et Enée par Sasha Waltz, mais c'est une excellente idée d'avoir « mis en pas » le mythe de Goethe, qui finalement se prête plutôt bien à l'exercice. Tous les rôles principaux, Faust, Méphistophélès, Marguerite, Valentin et Siébel ont donc ici un double – danseurs ou danseuses (de la Compagnie « Sous la peau »). Ces doubles, très dénudés et aux corps sculpturaux, femmes comme hommes, font assaut de mouvements tout à tour saccadés ou sensuels, et apparaissent comme les inconscients et / ou les états d'âme des personnages, dont ils révèlent la nature tourmentée ou démoniaque. Au même moment, la scénographie (conçue par Fabien Teigné) se montre des plus dépouillée (très belle « Nuit de Walpurgis » se déroulant dans une forêt de troncs calcinés), tandis que les costumes (signés Hervé Poeydemenge) nous plongent à l'époque du livret. Mais quelle étrange idée, dans un Faust « chorégraphié », d'avoir mis au placard le grand ballet de l'acte V ?...

**Pour ses 60 ans,
l'Opéra de Limoges imagine
un FAUST chorégraphique
vocalement et orchestralement
passionnant**

La distribution réunie ce soir à Limoges porte haut le chant français, car à la suite du retrait de l'égyptienne Amina Edris (en Marguerite) et du serbe David Bizic (en Valentin), c'est un cast 100 % français qu'a finalement réuni **Josquin Macarez**, le sagace conseiller aux voix qui seconde **Alain Mercier** dans son très intéressant travail au sein de

l'institution lyrique limougeaude. A commencer par **Gabrielle Philiponet**, que nous avons déjà entendue dans sa partie à l'Opéra de Saint-Etienne en 2018, et qui incarne la plus frémissante et la plus bouleversante des Marguerite. A nouveau, elle impose un chant qui allie merveilleusement énergie et élégance, discipline vocale et expression passionnée. Son excellente prononciation, ainsi que le soin apporté au respect du style de l'ouvrage, ajoutent à la performance de l'artiste. Elle assume vocalement et sans aucune faille ce rôle périlleux, y compris dans ses composantes les plus sombres (scène de l'église). Une grande Marguerite assurément !

Ténor « chouchou » de la maison, le ténor bordelais **Julien Dran**, déjà présent le mois dernier sur cette même scène dans La Dame blanche de Boieldieu, gratifie l'auditoire de son habituelle voix claire et racée, à l'impeccable phrasé, avec une quinte aiguë rayonnante, doublée d'admirables nuances et allègements idoine, notamment dans son air « Salut ! Demeure chaste et pure ». De son côté, **Nicolas Cavallier** compose un Méphisto qui a de l'allure, du chic, du mordant, d'autant plus convaincant qu'il ne force jamais le trait. Il parvient ainsi à dégager son personnage de tout pompiérisme, sans rien lui ôter de sa dimension satanique. Quant à la voix, elle demeure toujours aussi magnifiquement timbrée.

La jeune mezzo corse **Eléonore Pancrazi** confirme, avec un Siébel plein de juvénilité et d'ardeur, les espoirs que l'on fonde sur elle, quand **Anas Séguin** campe un excellent Valentin, magnifiquement timbré, auquel il sait donner la spontanéité un peu brute qui convient à ce personnage. En Dame Marthe, la mezzo montpelliéraine **Marie-Ange Todorovitch** est irrésistible de drôlerie, en femme « mûre » encore tiraillée par ses sens, avec une voix qui n'a par ailleurs rien perdu de sa superbe. Enfin, **Thibaut De Damas** est un convaincant Wagner, tandis que **le Chœur de l'Opéra de Limoges** s'avère superbement préparé par **Arlanda Roux Majollari**.

Dernier bonheur de la soirée : la direction tout feu tout flamme du chef bulgare **Pavel Baleff**, nouveau chef principal et directeur musical associé de la maison limougeaude, lequel parvient à tirer de **l'Orchestre de l'Opéra de Limoges** une grande force dramatique, tout en démontrant une maîtrise de la partition tout à fait exceptionnelle. Profondément engagée, fiévreuse et passionnée, sa lecture toute en nuances impressionne par son audace, n'hésitant pas à aller du pianissimo le plus ténu au fortissimo le plus lyrique, pour atteindre des sommets d'émotion dans les scènes les plus dramatiques de l'ouvrage. Bravi tutti !

CRITIQUE, Opéra. LIMOGES, le 17 mars 2023. GOUNOD : Faust. J. Dran / G. Philiponet / N. Cavallier / A. Séguin... C. Brumachon & B. Lamarche / P. Baleff. Photos © Steve Barek

TEASER VIDÉO : Faust – dualité musicale et chorégraphique – à l'Opéra de Limoges
